

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 51

Artikel: A la recherche d'une épouse : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui menaçait d'un si grand mal
La ruche, hélas, bien innocente
Des ruelles de l'Hôpital.

Mais si la flèche est disparue,
Avec ses reflets éclatants,
Nous voyons planer dans la nue
L'immense tour aux peaux de gants;
Au ciel est son dernier étage,
Vu la grande cherté du sol :
Ne pouvant pas prendre le large
B*** a dû prendre son vol.

Puis un sujet non moins notable
Doit aussi nous préoccuper ;
C'est le quartier qui n'est plus stable
Et qui va, dit-on, décamper.
On doit ce malheur à la glaise,
Répétez-vous légèrement :
Vous en parlez bien à votre aise,
Quand la maison P*** se fend !

Bien injuste était la critique,
Qui répétait à tout venant :
« Mais pourquoi donc le pneumatique
Ne marche-t-il pas de l'avant ? »
La chose est bien simple en présence
De ce funeste événement :
Ils attendent avec patience
L'arrêt du sol en mouvement.

Car voyant glisser notre ville,
Ces braves gens ont réfléchi
Qu'un pneumatique est inutile
Si Lausanne part pour Ouchy.
Ce port, fier de son Beau-Rivage,
Attire tout ; c'est bien certain :
Et si Lausanne déménage,
Le coupable est Jules Perrin.

Le jour de Ste-Barbe en fête,
Ouchy reçut les artilleurs ;
La foule, depuis longtemps prête,
Leur prodigua tous les honneurs.
Puis les bateliers attendirent
Un spectacle émouvant et beau ;
Mais les torpilles s'endormirent,
Oubliant le pauvre tonneau !...

Cet insuccès sera, je pense,
Profitable pour l'avenir ;
De nombreux hommes de science
Sauront, plus tard, le prévenir.
Et maintenant chacun constate
Que, sur l'eau, lorsqu'on veut tirer,
Il faut, pour que la poudre éclate,
Ne pas trop longtemps l'abreuver.

Mais je veux aussi que ma muse
Chante les amis de Thonon (*) ;
Versez-leur donc, cela m'amuse ;
Et conservez notre renom :
Ils savent bien, sur l'autre rive,

(*) Plusieurs membres de la Société de tir de Thonon assistaient au banquet.

Que les Vaudois ne seraient plus
Si les vins que Lavaux cultive
Par grand malheur étaient tous bus.

A ces amis je vous propose
Nos plus chaleureuses santés ;
Oh ! disons-leur : « Qu'elle soit close
» L'ère de vos fatalités !...
» Ne craignez jamais l'Encyclopedie ;
» De libertés entourez-vous :
» Conservez bien la République
» Et soyez heureux comme nous !... »

L. M.

A la recherche d'une épouse.

III

Erhard gagnait sa vie au jour le jour, en donnant des leçons dans des instituts particuliers et dans des familles. Comme le lendemain de l'histoire du canari il rentrait chez lui, épuisé de fatigue, Mme Taafe, chez qui il était en chambre meublée et qui se trouvait à la maison, lui remit un pli.

— Pendant votre absence, dit-elle, le facteur a apporté pour vous une lettre chargée, renfermant un billet de banque de vingt thalers. J'ai signé, en votre nom, sur le livre. Et maintenant, voici le pli.

La blanchisseuse regarda, avec la plus grande curiosité, notre licencié qui, après avoir rompu le cachet, lisait, en branlant la tête, une lettre qui s'y trouvait renfermée.

— Hé bien ? demanda Mme Taafe.

— C'est M. le conseiller aulique de Brechling qui, en quelques mots hautains et froids, me remercie de l'acte d'humanité que j'ai accompli, en retirant de l'eau mademoiselle sa fille. Il joint à sa lettre un billet de vingt thalers, à titre de récompense, gratification, bonne main, je ne sais trop quel nom donner à ce cadeau.

— Voilà qui est de la turpitude au plus haut degré ! s'écria Mme Taafe, profondément irritée. M. le conseiller aulique estime donc sa fille moins qu'un esclave, car enfin on paie, au minimum, 500 thalers un nègre, et M. le Crésus de Brechling n'estime la vie de sa propre enfant que vingt thalers ? Dernièrement, dans les annonces, il offrait une récompense de dix louis à qui lui ramènerait son chien qui s'était échappé. Or voilà que, pour des pantalons déchirés, un paletot abîmé, un coup de froid qui eût pu avoir les suites les plus graves, il offre vingt thalers ? Vingt thalers à celui qui, à ce prix, a sauvé son enfant ! Quant à moi, M. Erhard, si j'étais à votre place, je changerais ce billet contre des espèces sonnantes, après quoi j'irais lancer à ce gredin ses thalers, un à un, en plein visage. J'espère bien que vous ne garderez pas l'argent de ce gueux.

— Non, certainement, je ne le garderai pas, répondit avec calme Erhard, et retenant en lui-même une certaine indignation. Mais je serais curieux de savoir comment M. le conseiller a appris que c'est moi qui ai retiré de l'eau son enfant ?

— C'est moi qui l'en ai fait informer. Vous savez bien que nous autres femmes, nous avons nos petits et même nos grands privilèges ; les hommes en grognent bien un peu, ce qui ne les empêche pas de jouir des produits de nos petites hardiesses. Donc, en vous voyant malade, je suis allée tout bonnement à sa porte demander, en votre nom, des nouvelles de sa fille. Il faut bien que nous nous en inquiétions, puisque ces nobles personnages ne s'en soucient pas. Quant à voir Leurs Excellences, il ne pouvait en être question ; on use, on abuse même de nos services, mais on ne s'abaisse pas à nous parler. Le valet qui m'a fait l'honneur de me recevoir m'a demandé votre nom, votre position sociale et votre adresse. Après avoir satisfait à ses questions, je lui ai dit que votre costume entier était abîmé, et que vous étiez fort malade.

— Si pauvre que soit un licencié en théologie, ajouta

Erhard, il a aussi son point d'honneur et des susceptibilités, je vais, de ce pas, reporter à cet homme son pourboire et lui dire qu'un homme du peuple a le moyen de rendre à des riches des services que ceux-ci ne savent ni apprécier ni récompenser.

— A la bonne heure! bravo! dites-lui ces vérités à ce cuistre!

Erhard mit son chapeau et sortit, parfaitement décidé à traiter de haut en bas M. de Brechling. Il marcha d'abord sur le pavé d'un pas rapide et retentissant, mais à mesure que le grand air opérait sur son cerveau, son pas devint plus lent et moins bruyant. Susceptibilité! amour-propre! s'écria-t-il, au milieu d'une promenade et en croisant les bras. Est-ce bien toi, Gotthold Erhard, licencié en théologie, qui, en opposant orgueil à orgueil, mauvais caractère à mauvais caractère, vanité à vanité, vas démentir ton caractère pastoral, décrier tout ce que tu pourrais dire du haut de la chaire? Toi qui dois prêcher la douceur, la conciliation, et jusqu'à l'amour que nous devons avoir, même pour nos ennemis, tu vas donner un démenti éclatant à toutes tes paroles. Non, cela ne se peut! Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.

Erhard prit un autre chemin et, au bout d'une demi-heure, il rentra chez lui. Il portait un objet recouvert d'un linge. Sa figure rayonnait d'un parfait contentement d'esprit. Il monta le plus doucement possible et, en approchant du quatrième étage, il parvint à ne plus faire aucun bruit en marchant. Il heurta bien doucement à la porte de Louise. Elle n'était pas à son ouvrage, elle faisait son café à la cuisine. Le visage d'Erhard, à cette découverte, exprima une joie parfaite. Il se glissa dans la chambrette, y plaça une superbe cage, dans laquelle un beau canari, jaune et huppé, se mit à lisser ses plumes dès que le ballottage du transport eut cessé. Erhard mit sur la cage une provision de diverses graines destinées à nourrir l'oiseau. Après quoi il s'esquiva avec la légèreté du zéphyr.

Cela fait, il se rendit auprès de sa maîtresse de maison, Mme Taafe, sur la table de laquelle il déposa dix thalers battant neufs; puis il lui dit, en affectant le plus grand sérieux :

— Ma bien chère dame Taafe, il m'a été de toute impossibilité de suivre votre conseil et d'aller jeter, un à un, les thalers au visage de M. le conseiller. Il n'aurait pas manqué d'appeler ses gens, de me faire arrêter pour injures et perturbation du repos domestique. Dans ce cas, j'aurais perdu tout espoir d'être jamais placé comme pasteur. J'ai donc pensé que comme vous ne manquez ni d'idées ni de termes pour exprimer à ce Monsieur tout ce que nous avions résolu de lui dire, vous pourriez, en vertu de la tolérance accordée aux dames, vous rendre auprès de lui, pour parler et agir à ma place. Si, comme je le présume et le désire, cette partie de plaisir ne vous sourit pas et que vous y renonciez, je vous prie de garder ces dix thalers pour en faire ce que bon vous semblera. Quant à moi, je suis parfaitement résolu de ne pas les reprendre.

Mme Taafe ne répondit rien. Elle contemplait l'argent. Incontestablement, ces beaux écus avaient un aspect tout autrement séduisant qu'un billet de banque flétri et crasseux. Entre ses raucunes contre le grand monde et les reflets du métal, elle éprouvait de l'hésitation.

Sur ces entrefaites, Louise se précipita dans la chambre, en proie à la plus grande joie.

— Y pensez-vous, M. Erhard? Je trouve sur ma table une superbe cage, avec un canari magnifique, des cornets de graines et sept thalers tout neufs. Oh! ne faites pas l'étonné, M. Erhard, tout cela ne peut venir que de vous, personne d'autre que vous n'a songé à me faire une aussi agréable surprise. Et Louise porta les mains à sa figure pour cacher ses larmes de joie. (A suivre.)

Le département de l'Instruction publique du canton de Genève a organisé pendant quelques jours de la semaine dernière, dans le Bâtiment électoral,

une exposition scolaire. Cette exposition comprenait une série d'objets achetés à l'exposition de Vienne pour les diverses écoles du canton de Genève, par M. Tognietti, délégué du département.

Nous avons remarqué tout d'abord plusieurs collections destinées aux écoles enfantines. Sous l'inspiration de Frœbel, le créateur des jardins d'enfants, les écoles enfantines ont reçu en Allemagne d'importantes améliorations; on a abandonné ces procédés mécaniques par lesquels on cherchait autrefois à occuper les enfants à l'école pour en débarrasser leurs parents; on a créé une foule de collections intéressantes et de moyens d'enseignement destinés à développer chez l'enfant son intelligence, ses sens et son esprit d'observation. Les écoles de la Ville de Genève, celles de Plainpalais, de Carouge, des Eaux-Vives et de Chêne-Bourg auront chacune leur part de ces intéressantes collections d'images, de fleurs et de combinaisons géométriques de toutes sortes.

Les différentes écoles de Genève auront leur part du matériel acheté à Vienne. Nous mentionnerons spécialement :

1° Les grandes cartes murales de géographie, éditées par la librairie Kellner et Co, Weimar. Ces cartes obtenues par photo-lithographie, d'après des cartes en relief, accusent le relief du terrain d'une manière vraiment parlante et sont d'un précieux secours pour l'étude de la géographie physique.

2° Les globes terrestres de Schott, à Berlin, de Felkl, à Prague, (ces derniers ont les noms en français) et de Lasseur, à Paris.

3° Plusieurs collections de dessin d'ornement, de Deschner, à Heilbronn, de Schreiber, à Carlsruhe, de Benz, à Ellwangen, etc.

4° Les appareils de physique et les planches murales pour l'enseignement de la physique et du système métrique de Bopp, à Stuttgart.

5° La collection anatomique en gypse du Dr Bock, à Leipzig; cette collection, destinée au gymnase, est très intéressante pour l'étude du corps humain.

6° La collection d'histoire naturelle, mammifères, oiseaux, serpents, minéraux, etc., de Schanfus, de Dresde, les cartes géologiques du Dr Fraas, à Ravensburg, les planches murales anatomiques du Dr Fiedler, à Dresde, etc.

7° Plusieurs collections pour l'enseignement du dessin technique, de Joseph Kumpa, à Darmstadt, du frère Victoris (des écoles chrétiennes) de Paris, etc.

8° Un modèle du banc d'école, système Kunz, qui paraît jouir en Allemagne d'un vrai succès.

Nous ne doutons pas que notre canton ne veuille à son tour mettre nos écoles au bénéfice des nombreuses améliorations que le matériel scolaire a reçues depuis quelques années dans plusieurs pays et notamment dans plusieurs cantons de la Suisse orientale et en Allemagne. S. C.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.